

# Cérémonie commémorative au camp du Struthof

Category: 1942-1945,Europe de l'Ouest,Evénements  
1 octobre 2024

**A l'occasion des 80 ans de l'assassinat des résistants du réseau *Alliance* et du *Groupe Mobile Alsace Vosges* (GMAVosges) et de l'évacuation du camp de concentration de Natzweiler, l'ONAC-VG a organisé le 31 août une grande cérémonie commémorative, avec le soutien de plusieurs associations dont l'AASSDN, rassemblant le matin plusieurs centaines de personnes sur le site de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof, cérémonie qui s'est poursuivie l'après-midi au Mémorial Alsace-Moselle de Schirmeck.**

L'AASSDN Alsace était présente en nombre à cette cérémonie à laquelle elle avait convié plusieurs membres de l'Union nationale des combattants (UNC) du Bas-Rhin dont le président et le porte-drapeau, conformément à la convention qui unit les deux organismes et qui vise à développer des actions communes dans le cadre du devoir de mémoire. Une quinzaine de membres de l'amicale dont les deux délégués alsaciens, Jean-Paul Beck et Christian Poutard, et le porte-drapeau, François Fath, ont ainsi participé à cette commémoration de près de deux heures ponctuée de lectures et de chants. La cérémonie s'est achevée par un dépôt de gerbes. Le délégué Alsace de l'amicale et le président de l'association du GMA Vosges ont déposé chacun une gerbe au nom de leur amicale devant la fosse aux cendres. En dehors des dépôts de gerbes officiels, seuls l'AASSDN et le GMA Vosges avaient été conviés, en tant qu'association, à déposer des gerbes au cours de la cérémonie.



Après le déjeuner, plusieurs membres se sont rendus au Mémorial où était organisée une visite de l'exposition permanente suivie d'une visite du camp de Vorbruck-Schirmeck. L'équipe du [Mémorial Alsace-Moselle](#) et du Centre européen du résistant déporté avait installé à cet effet, sur le chemin menant au Mémorial, les 146 portraits des résistants du réseau Alliance et du Groupe mobile Alsace-Vosges assassinés la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre 1944.

---

## [1944 : Paul Daum contribue à déjouer l'aviation de l'ennemi lors du débarquement de Provence](#)

Category: 1942-1945,1944 : Débarquements en France,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Le rôle des Services spéciaux dans la préparation du débarquement,Renseignement,Services français  
1 octobre 2024

Durant la Première Guerre mondiale, **Paul Daum** sert d'abord dans l'artillerie puis dans

l'aviation, se distinguant par son courage, notamment en affrontant seul six avions ennemis en 1915. Il devient pilote, commande une escadrille, et est plusieurs fois cité pour bravoure. Durant la Seconde Guerre mondiale, il rejoint rapidement la Résistance, devenant sous-chef du Réseau Roy. Arrêté par la Gestapo en 1943, il est déporté et décède en captivité en 1944.

L'engagement de Paul Daum dans la Résistance et sa contribution à la collecte de renseignements ont eu un impact significatif sur le **débarquement de Provence** et les opérations militaires alliées en France durant la Seconde Guerre mondiale. Son travail et celui de ses camarades ont facilité les opérations militaires et ont contribué à la libération de la France. Le réseau Roy a fourni des renseignements cruciaux pour planifier cette opération majeure, en fournissant des détails sur les positions ennemies, les fortifications et les mouvements de troupes.

[263 - Hommage au grand résistant Paul Daum](#)[Télécharger](#)

---

## [Au service de TR recit du capitaine Guillaume à la recherche de la sacrée vérité](#)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Louis Rivet,Renseignement,Services allemands,Source MAD

1 octobre 2024



---

# Un héros du CE français raconte le capitaine MORANGE du T.R. 115 (2)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands  
1 octobre 2024

*Vous chercherez à vous évader, j'y veillerai et vous ne vous évaderez pas! »... Ainsi DUNKER-DELAGÉ du S.I.P.O.-S.D. de MARSEILLE prévenait notre camarade MORANGE, chef du poste T.R.115 (GLAÏEUL) qu'il avait arrêté le 11 décembre 1943, grâce à la trahison d'un important membre du groupe « COMBAT », Jean MULTON alias LUNEL. Après avoir été blessé et abominablement torturé, MORANGE est finalement incarcéré à la prison des BAUMETTES à MARSEILLE. Une seule idée le hante : s'évader, rejoindre ses camarades, reprendre le combat.*

**par Roger MORANGE**

## **I - TRANSFERT DE MARSEILLE A COMPIÈGNE : VELLÉITÉ D'ÉVASION**

Le 30 mai 1944, grand branle-bas dans les couloirs des Baumettes : galopade de bottes ferrées, vociférations de S.S., portes qui claquent. C'est un transfert qui se prépare. Attachés deux par deux à la même menotte, nous sommes poussés sans ménagement dans des camions militaires, qui stationnent, moteur en marche, dans la cour de la prison.

Le jour se lève à peine. La traversée de MARSEILLE jusqu'à la gare Saint-Charles n'attire pas l'attention des civils malgré l'importance du convoi, une vingtaine de camions, plus des voitures d'escorte. L'installation dans les wagons de 3<sup>e</sup> classe se fait avec ordre, sans hurlements et dans un confort inespéré puisque tout le monde est assis.

Dans chaque compartiment, stationne un Feldgendarme, la mitraillette suspendue en travers de la poitrine; le nôtre a l'air bonasse et somnolent. Je me suis assis près de la portière, à tout hasard. Je sais qu'on peut faire glisser les menottes, si elles ne sont pas trop serrées, en enduisant le poignet de mousse de savon. Une fois détaché, il faudra profiter de l'assoupissement du gardien pour ouvrir brusquement la portière et sauter en marche à l'occasion d'un ralentissement du train.

Le savon, je l'ai dans la poche. Il y a deux difficultés d'une part ma menotte est très serrée, et, d'autre part, mon compagnon d'attache n'est guère tenté par l'aventure. Je demande au gardien l'autorisation d'aller aux toilettes. Il me détache sans objection. Quand je reviens à ma place, je rattache ma menotte sous ses yeux, en prenant bien soin de la laisser peu serrée. A cagnarder sur le côté, je fais mousser le savon avec un peu de salive. Je frotte discrètement mon poignet. Au premier essai, la menotte glisse le long de ma main et me libère de mon compagnon.

Ce dernier me regarde avec inquiétude, mais nous finissons par convenir qu'il jouera l'innocente surprise du dormeur qui ne s'est rendu compte de rien. Il ne reste plus qu'à guetter

un ralentissement du train, car le gardien s'est assoupi, comme je l'espérais. Hélas, le convoi prend de la vitesse, 80, 90, 100 km/h : sauter à cette allure me paraît insensé. Puis, il ralentit à nouveau. Je reprends espoir. Le ralentissement devient freinage et le train s'arrête en gare de Valence. Nouveaux hurlements de S.S. : c'est un contrôle.

Tous les prisonniers sont comptés, les menottes vérifiées et uniformément resserrées. De moi-même et au grand soulagement de mon compagnon de chaîne, j'ai dû replacer ma menotte avant d'être vérifié, et soigneusement la resserrer. Inutile de recommencer mon savonnage.

Arrivé vers la fin de l'après-midi à PARIS, gare de Lyon, où, sous les yeux de centaines de voyageurs de banlieue, notre défilé misérable, ne donne lieu à aucune sorte de compassion. Pour des civils méfiants, nourris de propagande nazie, notre mauvaise mine nous assimile à ces terroristes redoutés de tout honnête citoyen.

Pour marquer la couleur, quelques-uns d'entre nous amorcent une « Marseillaise », qui sombre immédiatement sous les coups des gardiens. Embarquement en camion, traversée de Paris, Le Bourget, Senlis, Compiègne. Vers la fin de cette belle journée de printemps, nous sommes déposés sans nouvelles brutalités au camp de concentration de ROYALLIEU

## **II. — CINQ JOURS DE VACANCES A ROYALLIEU**

Quel changement pour des détenus qui étaient depuis des mois entassés dans le noir à cinq ou six par cellule.

Le camp de Royallieu, à la sortie sud de Compiègne, offre de l'air, de l'espace et même des distractions. En dehors des petites corvées journalières, chacun peut se déplacer librement, d'une baraque à l'autre, pour bavarder, jouer au ballon, faire de la gymnastique, assister à des matchs de boxe amateurs, ou simplement s'allonger au soleil.

Cette colonie de vacances d'un nouveau genre n'était qu'un piège. Royallieu était un centre de tri et de transit d'où partaient chaque semaine plusieurs convois de déportation vers l'Allemagne. Les Sybarites étaient d'ailleurs troublés dans leur euphorie par de grosses punaises qui infestaient les paillasses. Leurs frôlements insidieux désolaient notre sommeil. Nombre de détenus avaient « la gale du pain », plus ou moins infectieuse, et contre laquelle, des infirmiers improvisés luttaient de façon radicale.

Le patient, préalablement « mis à poil », était « raclé » des pieds à la tête avec des brosses à chiendent ; ces boutons mis à vif saignaient suffisamment pour évacuer les petits insectes, et une généreuse application de mercurochrome sur tout le corps complétait ce spectacle granguinolesque. L'opération était, paraît-il, moins douloureuse que spectaculaire.

Je n'ai pas pu vérifier cette affirmation. Avec quelques volontaires, nous avons fondé une chorale qui régalaient notre baraquement de chants scouts alternant avec des chansons paillardes : « la digue du cul » ou « le bal de l'hôtel Dieu » succédaient sans transition au « vieux chalet » ou au « Montagnards ». Cette insouciance frivole avait pour arrière-plan deux questions lancinantes : « que va-t-on faire de nous ? », « pourra-t-on s'évader de Royallieu ou en cours de transfert vers l'Allemagne ? »

### III. — PREPARATIFS D'ÉVASION

J'en étais là de mes réflexions, quand je fus abordé par un gaillard à carrure massive, au visage large éclairé par des yeux au regard direct, au poil noir et à l'allure un peu raide d'Eric VON STROHEIM, avec sa mentonnière.

Dans le cas de BIAGGI, — c'est son nom — il ne s'agit pas d'une mentonnière mais d'un corset, pour soutenir son bassin fracassé. Le 25 mai 1940, en effet, le sous-lieutenant BIAGGI, avec une pièce antichars et quelques hommes récupérés sur les fuyards, tenait tête à lui tout seul à une attaque de blindés allemands près de la BASSEE. Il reçoit dans le ventre une balle qui ravage les intestins et fait éclater l'articulation sacro-iliaque. L'ambulance d'une antenne chirurgicale légère le ramasse et le transporte à l'hôpital Saint- Sauveur de Lille, où les chirurgiens, surchargés par l'afflux des blessés, sont contraints de négliger les cas graves pour se consacrer aux urgences simples et récupérables (garrots et attelles par exemple).

Par hasard, un jeune médecin qui connaissait BIAGGI, le repère, prostré sur sa civière. Il le signale au médecin-chef, le célèbre professeur GAUDARD D'ALLENES : celui-ci décide l'opération immédiate, d'où le jeune officier sort débarrassé des principales esquilles et doté d'un anus artificiel. Il traîne ainsi douloureusement six semaines de grabataire, jusqu'à ce que les Allemands, qui occupent l'hôpital, le libèrent avec un lot d'éclopés considérés comme définitivement inaptes à tout service militaire.

Avec le respect dû au courage malheureux, le poste de garde de la Wehrmacht leur présente les armes, le jour du départ. BIAGGI est évacué sur CLERMONT-FERRAND, où il subira, pendant un an, une trentaine d'interventions chirurgicales pour récupérer, au fur et à mesure qu'elles se manifestent, les esquilles dispersées de son bassin éclaté. Le voici à peu près sur pied en octobre 1941. Il rentre à PARIS pour continuer ses études de droit. En 1942, son professeur M. LEBALLE le fait entrer à l'O.C.M. où il monte, avec quelques camarades de faculté, une filière d'évasion par l'Espagne.

Le 13 décembre 1943, BIAGGI et plusieurs autres sont arrêtés sur dénonciation d'un traître infiltré dans le réseau. Ce traître se distinguera encore au moment des combats de la libération de PARIS, en attirant dans le guet-apens du bois de Boulogne des jeunes gens qui y furent massacrés. Quant à BIAGGI, après avoir été détenu à Fresnes pendant trois mois, il avait été transféré au camp de Royallieu le 19 mars 1944, où il prône la lutte contre les nazis. Le révérend père RIQUET a pu dire : « Royallieu c'était le congrès permanent de la Résistance. » Effectivement, BIAGGI retrouve des camarades de la faculté et des compagnons de réseau. Il forme un petit groupe d'une quinzaine d'amis, décidés à s'évader au plus tôt pour rejoindre la Résistance. Ils sont aidés par les trois médecins français permanents du Camp qui veillent à ce qu'ils ne soient pas dispersés par les départs en convois vers l'Allemagne. Ils sont deux à prendre en main les préparatifs d'évasion: l'Abbé LE MEUR et BIAGGI. Chacun monte une filière différente, afin de doubler les chances.

L'Abbé LE MEUR, qui vient du réseau « LIBÉRATION NORD » a pu faire contacter, par un détenu alsacien, l'un des S.S. de garde à Royallieu. Ce dernier a très mauvais moral : depuis plusieurs semaines, il est sans nouvelles de sa famille qui habite BRÊME alors que les bombardements massifs des Alliés s'acharnent sur cette ville.

Elle sera anéantie par des tempêtes de feu : phénomène effroyable dû au tirage de l'air chaud

des incendies. Ce tirage crée des flammes géantes de plusieurs dizaines de mètres de haut. Elles sont accompagnées d'un souffle irrésistible vers le centre du foyer. Il aspire pêle-mêle, des voitures, des autobus, et, bien entendu, des dizaines de survivants mêlés aux sauveteurs. Le S.S. ignore ce comble d'horreur, mais il en sait assez pour être sensible aux propositions de l'envoyé de l'abbé LE MEUR. Le détenu alsacien feint de le plaindre. Il lui décrit le triste sort qui attend les gardiens de Camp de concentration lorsque les Alliés envahiront l'Allemagne. Le S.S. accepte l'issue proposée : aider une équipe de détenus à s'évader désertant avec eux et, abandonnant son uniforme, se planquer en civil dans un appartement où ses nouveaux « amis » le cacheront jusqu'à la Libération. Pour prouver sa bonne foi, son interlocuteur lui propose de se rendre à une adresse à PARIS avec un petit mot pour la femme d'un détenu. Elle lui remettra de l'argent et un colis de ravitaillement; il pourra garder l'argent et lui rapporter le colis. Le S.S. accepte de faire cet essai et s'en trouve fort bien, car cette première mission lui rapporte cinq mille francs

Il récidive sur instruction de LE MEUR quelques jours plus tard; le nouveau colis contient cette fois une scie à métaux dans une baguette de pain. De son côté, BIA s'est entendu avec un homme de confiance des S.S. c'est un détenu français chargé de réceptionner les colis et de les distribuer à leurs destinataires. Il accepte d'établir une liaison avec l'extérieur, par le jeu des retours d'emballages.

Par ce canal, BIAGGI constitue un petit outillage utile (scies à métaux, tournevis). En réunissant leurs moyens, LE MEUR et BIAGGI se trouvent, au début de juin 1944, à la tête de trois scies à métaux. Ils décident alors de tenter « la belle » au prochain convoi, qui, d'après le SS, doit vider presque complètement le camp.

A remarquer que, lorsque BIAGGI m'a abordé pour la première fois, j'ignorais tout de ces projets. Il s'était renseigné il savait que j'étais un authentique officier d'active, artilleur et candidat à l'évasion. Lui se présenta comme un officier de réserve, cavalier et résistant.

Il me propose de me joindre au groupe qu'il a formé, en vue de nous échapper du train qui doit nous déporter prochainement en Allemagne. Avec les scies à métaux, on sciera dans la nuit le pêne de la porte coulissante du wagon et on sautera du train en marche. Naturellement, ça m'intéressait.

Mais qui est-il? Le premier jour nous avons échangé quelques propos sur nos relations respectives dans l'armée. Chose surprenante, car les officiers se reconnaissent plus ou moins entre eux.

Nous n'avons pu établir aucun repère commun, ce qui me laissa songeur. Nous nous quittâmes sur de bonnes paroles, nous promettant de nous revoir le lendemain.

Si c'était un provocateur? Je confie ma perplexité à un camarade et nous décidons d'en parler à l'abbé LE MEUR. Tout le camp le connaît et le respecte. On ne pouvait mieux tomber. Il nous engage vivement à participer à la tentative d'évasion collective « montée par BIAGGI ».

Comme il se doit, notre ecclésiastique se garde de révéler tous les détails. Il se contente de m'indiquer que le projet est sérieux, que l'équipe des candidats à l'évasion est formée et que lui-même en fait partie.

Plein d'espoir, je préviens aussitôt quelques camarades Philippe, Marchal et les deux radios, Cordogli et Bertrand. Ils sont volontaires pour ce saut dans, l'inconnu.

Nous n'avons guère le temps d'approfondir la question. Dès le lendemain, un pointage général du camp sélectionne environ deux mille détenus pour le convoi qui partira de COMPIÈGNE le 14 juin 1944. Quand je me présente devant le prisonnier, qui tient le registre d'inscription des partants, je vois que de nombreux noms, dont le mien, portent la mention N.N. Qu'est-ce que ça veut dire? Le prisonnier hausse les épaules avec indifférence.

Après la Libération, nous apprendrons que « Nacht und Nebel » signifie l'extermination en Allemagne, sans donner des nouvelles et sans laisser de traces.

Le 4 juin 1944, jour du départ, nous sommes réveillés à l'aube. On nous rend nos valises et la plupart des objets confisqués à l'arrivée. Une épaisse colonne par rangs de six se forme dans la cour. C'est alors un jeu vital pour nous de glisser à travers les rangs, malgré les récriminations des autres tenus et les hurlements des S.S., pour coller à BIAGGI et monter dans le même wagon que lui.

#### **IV. — LE TRAIN DES DEPORTES**

Les candidats à l'évasion étaient nombreux. Ce n'est pas sans inquiétude pour le secret de l'opération que nous les voyions, par dizaines se presser autour de nous. A la gare de COMPIÈGNE, une file de S.S. assez dense fait face à l'alignement des wagons de marchandises. Nous sommes poussés violemment à coups de gourdins dans chacun d'eux. Au fur et à mesure qu'il se remplit, les S.S. y entassent de nouveaux détenus.

Nous voici serrés, debout, les uns contre les autres. Avant de fermer la porte à glissière, un jeune S.S. vient nous haranguer dans le meilleur français : « Ceux qui ont des couteaux ou des outils quelconques, doivent les remettre immédiatement; sinon, ils seront sévèrement punis. Vous serez fouillés à l'arrivée.

Il y a, dans chaque convoi des " cons " qui se croient plus forts que les autres. Ils cherchent à s'évader et sont toujours repris. Au dernier convoi, il y en a eu quatre qui ont été fusillés. » Après cet exposé limpide, il nous fait distribuer un casse-croûte (pain, fromage, saucisson) et ferme la porte avec fracas.

BIAGGI relève aussitôt « le moral des troupes » « Vous avez entendu le SS : que pouvait-il dire d'autre? en réalité, au dernier convoi, ceux qui ont bénéficié de l'organisation d'évasion que nous avons constituée à Royallieu, s'en sont tirés admirablement. Ce sont eux qui nous ont fait parvenir les scies à métaux que nous avons avec nous. Celles-ci sortent alors de leur cachette l'une a remplacé une baleine du corset orthopédique de BIAGGI, l'autre a été fixée dans une semelle de soulier, la troisième préalablement entourée de sparadrap était logée dans l'anus du porteur.

Le train s'est mis en marche; il fait horriblement chaud dans l'atmosphère confinée du wagon. Sur ordre de l'abbé LE MEUR, on essaie de se caser en deux bordées, la moitié d'entre nous assis sur le plancher, l'autre moitié debout. L'espace manque. Finalement, tout le monde doit se tenir debout comprimé par les voisins.

L'aération devient vite insuffisante; elle provient de petites lucarnes en bout du wagon. Mais surtout, les besoins naturels se manifestent rapidement pour une centaine de personnes, nous ne disposons que d'une boîte de fer blanc à laquelle il est bien difficile d'accéder à travers cette foule compacte. La boîte est bientôt pleine; il faut alors se résoudre à tout faire en dessous de soi. Nous pataugeons dans l'ordure et la puanteur !

Dans un coin, un petit vieillard s'est effondré. Il délire en injuriant ses voisins. Pas d'eau à boire. Aux arrêts, quelques employés compatissants de la S.N.C.F. nous jettent des seaux d'eau à la volée, à travers les lucarnes. C'est une bataille pour accéder à ces quelques gouttes et l'abbé LE MEUR a fort à faire pour établir une maigre distribution au milieu des cris, des jurons, de la sueur et de la poussière. Le petit vieillard de soixante-dix-sept ans a été pris comme otage à la place de ses petits-fils réfractaires au S.T.O. A la fin d'une journée épuisante, il s'affale sur le côté. Il mourra le soir même. Notre convoi durant ces heures interminables a roulé lentement, s'est arrêté à plusieurs reprises. Il a effectué des manoeuvres diverses, en avant, en arrière. Il a stationné pendant de longs moments en plein soleil.

Nous n'avons aucune idée de l'endroit où nous sommes, lorsque vers minuit, BIAGGI veut organiser l'évasion proprement dite.

Auparavant, il lui faut « mâter » une mutinerie. Le wagon n'est pas uniquement peuplé de candidats à l'évasion. Il comporte deux parties à peu près égales, l'une formée de résistants prêts à tout pour s'évader, l'autre d'une horde de malfaisants, voleurs, maquereaux, faux policiers, pilleurs de Juifs et racaille en tout genre, sans compter des otages inconsolables.

Tout ce monde est fort peu disposé à subir des représailles quand nous aurons disparu « dans la nature ». Ils clament qu'ils ne nous laisseront pas faire, qu'au prochain arrêt, ils alerteront les S.S. Cet « os » imprévu crée un flottement. BIAGGI pourtant domine la situation. Il se faufile tant bien que mal au milieu de notre foule et « s'engueule » violemment avec les « rebelles » ; puis il revient vers nous et nous dit « On va leur faire le coup de la poussée. » En effet, notre « bloc » serré et déterminé « pousse » brutalement contre « les salopards », qui, au bord de l'étouffement crient grâce et jurent qu'ils vont « la boucler ». Effectivement, ils se tiendront cois.

## **V. — L'ÉVASION**

C'est alors un mécanicien auto, MARTIN, qui manoeuvre la scie à métaux. Nous en avons trois, heureusement, car l'une s'est cassée, l'autre est tombée entre les rails, seule la troisième a fait le travail il s'agit de scier la targette en acier qui ferme la porte à glissière; la scie est tenue du bout des doigts. Il fait chaud, la sueur la fait glisser. Le travail est pénible; enfin, vers trois heures du matin, la targette est rompue.

MARTIN pousse légèrement la porte qui glisse sans effort. L'air pur et un rayon de lune pénètrent sur notre foule misérablement tassée. Il s'agit maintenant de fixer l'ordre des sauts. L'abbé LE MEUR fait office d'Agence Cook, la liste est délicate à dresser. Les premiers partants prennent le risque de l'innovation, les autres n'auront plus qu'à copier. Qui s'apercevra le premier de notre fuite? La sentinelle postée dans la cabine du serre-frein, sur le toit du wagon ou l'un des S.S. qui remplissent le wagon de voyageurs, en queue du train? Il y a en outre, une plateforme, avec mitrailleuse pour « fermer » le convoi. L'ancienneté et l'activité

dans le « complot » finissent par déterminer les priorités. Il y a soixante volontaires, car, finalement, une dizaine d'opposants à l'évasion se sont ralliés en voyant la porte s'ouvrir vers la Liberté.

Nous sommes répartis en une quinzaine de groupes de quatre, afin d'être moins repérable qu'une grande bande, mais aussi afin d'être suffisamment nombreux pour secourir les blessés. Le saut s'effectuera à une vitesse moyenne, entre 60 et 70 km/h. C'est dangereux!

Élevant la voix, BIAGGI nous explique la technique « Tu commences par te couvrir le plus possible (manteau, pull-over) pour te matelasser contre le choc. Il faut surtout t'enturbanner la tête, le mieux possible, pour te protéger contre une fracture du crâne. Tu t'allonges ensuite sur le marche pied qui court le long du wagon la tête tournée vers l'arrière du train. » En somme, on va partir les pieds en avant » a murmuré un humoriste. « Tu te mets sur le flanc droit, la poitrine face à la paroi du wagon. Tu pousses violemment sur les mains et les genoux pour ne pas rouler sous le wagon. Tu tombes sur le cul et tu es redressé par la vitesse qui te remet sur tes pieds »... C'est tout simple.

Nous l'écoutons avec respect et appréhension, la même appréhension que celle du para qui se lance dans le vide pour la première fois. Par la portière à demi entrouverte, nous voyons défiler le ballast à une allure peu attrayante. BIAGGI, désinvolte, ranime les coeurs tièdes : « C'est pas sorcier, c'est ce que font, tous les dimanches soir, bon nombre de Saint-Cyriens revenant de permission. Ils sont si bien entraînés que, lorsque le train passe en gare de Saint-Cyr sans s'arrêter, ils sont une dizaine à sauter. Ils n'abîment même pas leur capote d'uniforme. De toute façon, le premier groupe va sauter et vous n'aurez qu'à faire comme nous. »

L'ordre est donné par l'abbé LE MEUR — « Groupe n° 1, rapprochez-vous de la porte! » — « Groupe n° 2, préparez-vous! — « Capitaine MORANGE, voici la liste. Vous veillerez à l'ordre jusqu'à votre tour! » Le groupe n° 1 est formé de MARTIN, BIAGGI et de l'abbé LE MEUR.

MARTIN saute le premier. Il saute mal : il saute debout, oubliant les consignes de BIAGGI. Fauché par la vitesse il tombe la tête en avant sur le ballast et reste immobile. Mauvaise impression générale. L'abbé Le MEUR enlève sa soutane et la « baluchonne » autour de sa tête. Il se couche sur le marchepied comme indiqué, se tourne une dernière fois vers nous et cabriole sur le sol pendant quelques mètres, puis reste immobile. Est-il évanoui?

BIAGGI se présente alors, exécute impeccablement la manoeuvre. Il roule lourdement sur le sol et reste recroquevillé, les genoux au ventre. Cependant les observateurs notent avec soulagement que les trois chutes n'ont fait que peu de bruit couvertes par le roulement du train. Les S.S. n'ont pas tiré. Les sauts se succèdent alors à cadence à peu près régulière toutes les 30 secondes, soit tous les 500 mètres, si nous évaluons bien la vitesse à 60 km/h. Mais voici que le train ralentit. Il entre dans la gare de CHALONS-SUR-MARNE. La porte est refermée avec précaution.

Les S.S. n'inspectent le train qu'avec négligence, à moitié endormis. Il est trois heures du matin et ils ne découvrent rien. Lorsque le train repart, nous constatons qu'une vingtaine de prisonniers se sont déjà évadés. Il y a un peu plus d'espace dans le wagon. Les sauts reprennent sans ardeur. Ils finissent par se bloquer devant le refus de quelques-uns, impressionnés par l'immobilité qui fige chaque évadé dès qu'il a terminé sa culbute d'atterrissage.

Pour relancer le rythme, je répète les recommandations de BIAGGI sans autre résultat que de m'entendre crier : « Eh bien, vas-y donc, connard. » Me voilà moniteur d'un saut que je n'ai jamais pratiqué. Il n'y a pas de temps à perdre en parlottes. Le jour va se lever. J'ai pu m'emmitoufler dans un chandail épais. J'ai enfilé mon pardessus d'hiver. Autour de la tête, j'ai enroulé un autre chandail. La technique BIAGGI fait merveille. Après un formidable coup de pied au cul, suivi d'une cabriole assez longue, je me retrouve à plat ventre, face contre terre, tandis que le train défile à mes côtés. Tacata... tacata... Son rythme s'éloigne et la plateforme avec mitrailleuse tant redoutée disparaît dans un tournant. Je comprends alors cette immobilité qui inquiétait ceux qui allaient partir : elle était une réaction instinctive et salutaire pour ne pas attirer l'attention d'un S.S. moins somnolent que les autres. L'inspection démontre que je n'ai pas une égratignure; seul mon pantalon est déchiré. Quelle merveille de se sentir libre dans cette belle nature. Il est 4 heures, c'est le 5 juin 1944.

---

## Generaux GEORGES et DUVAL ont rejoint ALGER par les " moyens " du SSM/TR

Category: Extraits de bulletin

1 octobre 2024

*Nous pensons que tous nos camarades liront avec plaisir ces lignes consacrées à deux grands chefs de l'Armée et à la collaboration de nos camarades Michel THORAVAL et HERMANN, les héroïques "exécutants" de cette opération clandestine.* Le TR. avait reçu la charge de ramener à ALGER le Général GEORGES qui était demandé par le Général GIRAUD et par CHURCHILL. Le Commandant PAILLOLE, Chef du Service, nous avait confié cette mission qui devait s'effectuer par un "pick-up" à réaliser par les Britanniques. Pour plus de sécurité, nous choisîmes un terrain déjà utilisé et situé sur le Causse-Méjean, entre Floirac et Ste - Enimie. Les contacts furent pris par "von KLÜCK", JOHANNES et HERRMANN avec le Général GEORGES qui emmenait avec lui le Colonel DUVAL, son collaborateur. Malgré toutes nos précautions, ce fut une opération que nous eûmes beaucoup de mal à réaliser, par suite de difficultés techniques, les Anglais nous firent attendre sur le terrain près d'une semaine tandis que le Général GEORGES et le Colonel DUVAL étaient hébergés à Roquefort à l'Hôtel Casino après avoir été expulsés comme "suspects" d'un hôtel de Balsiège (près de Mende). Nous attendions, comme d'habitude, le message de la B.B.C. et, pour plus de facilités, nous descendîmes tous dans les environs du lieu d'opération. Le Général GEORGES et le Colonel DUVAL étaient le plus souvent escortés par "von KLÜCK" et JOHANNES; quant au "groupe d'action" composé de HERRMANN, SIMONIN et MICHEL il couchait dans les voitures; deux gendarmes observaient et gardaient le terrain. A la première tentative l'avion devait se perdre (c'était le 16 Mai 1943). A la deuxième, un moteur flancha et nous désespérions d'arriver à nos buts pendant cette période de lune. Le Général GEORGES, impatient, rédigea un message à CHURCHILL exposant "vigoureusement" la situation critique de l'équipe. HERRMANN chiffra (après en avoir arrondi les angles) et SIMONIN transmit. 24 heures après, l'heure du départ sonna enfin. Nous avons tous pris position dans les environs du terrain qui fut balisé avec soin,

comme d'habitude.

Nous étions une dizaine de passagers mais le temps passait et le bruit sympathique des moteurs ne se percevait toujours pas. Pourtant peu de temps avant le lever du jour, l'avion, un bi-moteur, se présenta. le Général GEORGES nous donna à ce moment-là l'exemple du calme et de l'obéissance. Il prit en main les passagers et dégagea ainsi les opérateurs de tout souci. L'atterrissage se passa parfaitement. Une équipe TR-Jeune débarqua, avec 16 valises : l'explication du retard nous fut donnée par le pilote, le group captain FIELDEN, pilote du Roi. Il ne connaissait pas le terrain et quoi qu'ayant pris avec lui le navigateur de PIKARD, qui avait fait la précédente opération pour le TR., il n'était arrivé à faire le point qu'en descendant jusqu'à la Méditerranée.

Le décollage se passa très bien; LAPRUNE et MICHEL ayant terminé leur mission, regagnaient aussi ALGER avec un volumineux courrier du TR. C'était le 18 Mai 1943. Quelques instants après avoir quitté le sol, le pilote fit appeler MICHEL dans la cabine et lui expliqua que la nuit étant très avancée, il fallait envisager de se diriger soit vers GIBRALTAR, soit sur ALGER. Malheureusement il restait peu d'essence et le risque était gros. Nous savions qu'aussitôt au-dessus de la Méditerranée, nous pourrions appeler par radio GIBRALTAR et ALGER et les alerter. Que faire ?

Nous décidions de ne pas mettre les passagers au courant. Mais c'était sans compter avec la vieille expérience du Général GEORGES qui fit appeler MICHEL et lui demanda pourquoi le cap était au Sud.

Heureusement, si nous n'avions pas le confort des avions de ligne, on nous avait préparé quelques boissons chaudes et un peu de whisky ! des appels radio furent entendu d'ALGER, mais GIBRALTAR ne répondit pas.

Le voyage fut sans histoire, mais non sans inquiétude : l'atterrissage eut lieu à BLIDA. Là, nous aperçûmes qu'il ne restait plus qu'environ une dizaine de litres d'essence !

Un Officier supérieur anglais attendait le Général GEORGES et le Colonel DUVAL. Quelques secondes après, une voiture de la Direction de la Sécurité Militaire nous amenait à ALGER où le Commandant PAILLOLE, notre Patron, nous accueillait. L'avion ayant refait son plein d'essence repartit pour l'Angleterre via Gibraltar. Pendant ce temps, demeurés sur la terre de France, JANSEN, "von KLÜCK", HERRMANN et SIMONIN avaient entassé dans trois voitures l'équipe TR. débarquée et les innombrables valises. Au décollage, l'avion ayant gardé par mégarde ses phares allumés jusqu'à une hauteur de 500 mètres environ, on pouvait redouter le pire.

---

# Hommage aux Freres Recordier - Mai 1995

Category: Extraits de bulletin

1 octobre 2024

Il était temps de rendre hommage à deux camarades dont la simplicité et la modestie étaient à la mesure de leur patriotisme et de leur dévouement.

Engagés à nos côtés dès juillet 1940, les frères Recordier, Marcel l'aîné et Maurice, originaires de la commune provençale d'Eyguières (près de Salon) ont été honorés par leurs compatriotes et par L'AASSDN le 20 mai 1995. La cérémonie organisée par nos délégués, en plein accord avec la municipalité, les anciens combattants du village et le Souvenir Français a débuté 11 h. 30 dans le parc d'Eyguières.

C'est la fille de Marcel Recordier, Madame de Saboulin qui avec M. Savournin, maire de la commune, a dévoilé la plaque qui porte le nom des frères Recordier, " Combattants de la Résistance de 1940 à 1944 " .

Après que le Maire eut rappelé éloquemment les origines des frères Recordier et souligné l'honneur qui rejaillissait sur sa commune de leurs actions patriotiques et humaines (tous deux étaient des médecins réputés) en même temps que le devoir de mémoire de ses compatriotes, il appartenait au Colonel Paillole, ami d'enfance des Recordier, de mettre en évidence leur rôle patriotique essentiel à Marseille et dans les environs.

L'aîné, Marcel, premier agent de " Mouvement de Libération Nationale " recruté par Frenay devient avec son épouse et sa jeune fille, la " plaque tournante " du recrutement, du financement et de l'activité de ce " mouvement " qui allait devenir le " groupe Combat " .

C'est chez Marcel Recordier qu'en août 1941 eut lieu la première rencontre, décisive, entre Frenay et Jean Moulin.

A son retour d'Angleterre, c'est toujours par Marcel Recordier que Jean Moulin put reprendre contact avec Frenay en janvier 1942 et jeter les bases de l'organisation unifiée de la résistance.

Le cadet, Maurice, futur professeur de rhumatologie de notoriété internationale, fut à partir d'août 1940 l'indispensable appui de notre réseau clandestin aussi bien pour l'installation de notre P.C. que pour la protection de nos camarades recherchés, les liaisons entre nos postes et nos agents, les soins discrets pour ceux des nôtres en difficulté.

A la veille de l'occupation de Marseille par la Wehrmacht (nov. 1942) il assura dans une de ses caches d'Eyguières le camouflage de nos archives les plus secrètes.

Le Colonel Paillole se plût à souligner les engagements simultanés des deux frères dans des réseaux parallèles sous l'impulsion de deux officiers du même âge, issus ensemble de Saint-Cyr, liés par une profonde estime et une grande affection.

Pour conclure, il montra que l'engagement spontané des frères Recordier dans l'action

patriotique, trouvait ses origines profondes dans leur éducation familiale faite de civisme, de respect des valeurs morales et de l'amour de la France. ....

---

## Extrait du Bulletin : Pourquoi et comment est née la Sécurité Militaire

Category: Archives du site, Europe de l'Ouest, Général Louis Rivet, Services allemands  
1 octobre 2024

**par le Colonel Paul PAILLOLE**

*J'entends et lis, à propos de la Sécurité Militaire, tant d'inexactitudes, parfois aussi tant d'inepties, que, dans l'intérêt de la vérité et pour l'honneur de mes camarades qui en firent un grand service national, je me dois de retracer une fois encore, les raisons et les circonstances de sa création.*

C'était en juillet 1942.

Depuis plusieurs semaines, sur la demande des autorités allemandes, Laval exigeait la dissolution des Bureaux des Menées Antinationales (B.M.A.) et le " limogeage " de leurs chefs : Rivet et d'Alès en tête.

Ce nettoyage des Services Spéciaux de l'Armée de l'Armistice s'effectuait dans le cadre d'une opération plus générale de lutte contre les organisations de Résistance Militaire. Du Vigier, Chef du 3ème Bureau et père des G.A.D. (Groupes d'Auto-Défense), Baril, Chef du 2ème Bureau, et bien d'autres, disparaissaient de l'État-Major de l'Armée de Terre ; Ronin, malgré l'habile protection du général Bergeret, devait mettre en veilleuse son S.R. Air. Seul le S.R. Marine sortait à peu près indemne de la vague épuratrice. Il est vrai qu'à cette époque, ce n'étaient pas les aviateurs mais les marins qui occupaient les postes de confiance...

En juin et juillet 1940, j'avais créé le Service de ContreEspionnage clandestin, camouflé, avec l'aide du Génie Rural, dans l'entreprise des Travaux Ruraux (T.R.). Notre action contre les puissances de l'Axe et la Trahison s'était poursuivie et développée avec une vigoureuse efficacité grâce à la protection des B.M.A. et à leur rôle décisif dans l'appareil répressif militaire.

A n'en pas douter, c'était ce rôle répressif et la confortable " couverture " que les B.M.A. nous offraient qui gênait les Allemands et que Laval n'entendait pas tolérer.

Rivet me fit appeler.

Avec d'Alès et lui, nous examinâmes les conséquences de cette décision et les mesures à prendre pour en atténuer les effets maléfiques.

Certes, les B.M.A., héritiers des B.C.R. (1), avaient une existence précaire depuis que l'Autorité Militaire avait été, en février 1941, déchargée des Pouvoirs de Police. Elle n'avait plus, pour justifier le maintien de ces organismes, que de mauvais prétextes ; les vrais, encore que soupçonnés par les autorités de fait, demeuraient inviolables.

Si, dans cette conjoncture, l'Armée de l'Armistice, en tant que telle, pouvait à la rigueur (comme l'Armée du temps de Paix), se passer des Services de Contre-Espionnage Spécialisés, nos réseaux militaires clandestins de recherches ne pouvaient sans dommage être privés de leur meilleure protection. Quant au C.E. clandestin (T.R.) il ne pouvait renoncer à l'exploitation judiciaire de son travail sur le territoire national. L'un des principes essentiels de notre lutte était précisément de maintenir en France, face aux puissances occupantes, la répression impitoyable de la trahison à leur profit. On sait que les Tribunaux Militaires de la zone sud condamnèrent ainsi plusieurs centaines d'agents de l'Axe dont quarante-deux à la peine de mort.

Faute de pouvoir directement "embrayer" sur la Justice Militaire pour assurer cette action répressive, force était à T.R. de disposer d'un intermédiaire sûr au sein même de l'Armée.

Enfin, élément capital, je savais l'inéluctable et proche action alliée en A.F.N. Il fallait que cette opération décisive soit effectuée avec un maximum de sécurité en matière de C.E. et que les Alliés trouvent dans les territoires libérés, un service organisé capable de remplir les missions de protection qu'exigeraient les circonstances et d'ôter tout prétexte, sinon l'envie, a...

---

## **Histoire : "de l'Armistice à la victoire"** **(Paul Paillole)**

Category: Archives du site, Colonel Paul Paillole, Général Louis Rivet, Guerre d'Indochine (1946-1954)  
1 octobre 2024

**Article paru dans le Bulletin N° 1 - avril/mai 1954**

**par le Colonel Paul PAILLOLE, Président national fondateur**

Dès l'ouverture de la séance de la 1ère Assemblée Générale, le Colonel PAILLOLE, après avoir "présenté" les membres du Bureau provisoire, a fait un large historique de ce qui fut NOTRE COMBAT.

Nous sommes certains de répondre à un vœu unanime en ouvrant ce Bulletin par de larges extraits de cette allocution.

Le Général RIVET a bien voulu accepter la Présidence d'Honneur de notre Association. Je lui

en exprime toute notre déférente gratitude.

En lui proposant cette charge, votre Bureau Provisoire a pensé que nulle autre personnalité ne pouvait mieux synthétiser l'esprit de l'Amicale et unir ses adhérents.

Le Général RIVET a consacré plus d'un quart de siècle au même combat que nous.

Bien avant la Défaite, il nous a montré le chemin de l'Honneur et de la Résistance.

Il représente beaucoup plus que la saine tradition d'un passé sur lequel on néglige trop souvent de méditer.

Mon Général, si vous êtes aimé et respecté de tous, c'est que nous trouvons en vous ce que, trop souvent, nous cherchons vainement hors de vous : la sérénité et la sûreté du jugement, la générosité du coeur, l'esprit distingué, ouvert à tout ce qui est bien, et par-dessus tout ce sens mesuré du Devoir et du Patriotisme de bon aloi. Entre la modestie, la dignité de votre comportement permanent, et les bruyantes démonstrations des "vocations tardives", nous avons fait un choix. (vifs applaudissements)

"L'Assemblée ratifie à mains levées la décision de son Bureau Provisoire et confirme la désignation du Général RIVET comme Président d'Honneur de l'Amicale".

Le Général NAVARRE, Commandant en Chef en INDOCHINE, est notre 2ème Président d'Honneur. Il fut le Chef prestigieux du S.S.M. précurseur en France en 1943 et 1944. Il nous a fortement encouragé pour la création de cette Amicale. Tout récemment, en me retournant son pouvoir pour 1ère élection du Conseil d'Administration, il m'écrivait " Évidemment, je ne pourrai pas venir: mais je serai de coeur avec vous" .

Une fois de plus, dans une situation difficile pour la France, le Général NAVARRE fait face à ses responsabilités avec son impressionnante lucidité et son sens aigu de l'action. Sa présence en INDOCHINE signifie que rien ne sera négligé pour arriver à une solution militaire intelligente et honorable (vifs applaudissements)

Je reçois, à l'instant, ce télégramme de SAÏGON

"De la part du Colonel MADRE, Chef du Service de Sécurité de la Défense Nationale - Les Anciens du SSM/TR actuellement en Indochine, s'associent avec moi aux camarades réunis ce soir à Paris et regrettant de ne pouvoir se joindre à eux, leur adressent leur très cordial souvenir". (applaudissements)

Après vous avoir présenté vos deux Présidents d'Honneur, j'ai hésité sur l'opportunité d'aller plus avant et de vous présenter individuellement.

La tentation était forte :

Toute l'histoire du service et quelle Histoire ,,,,

Et puis cela m'eut permis de vous remercier les uns après les autres d'être venus, en dépit de vos occupations et malgré les distances : comme Madame Denise LARROQUE qui détient sans doute le record puisqu'elle nous arrive de RABAT.